

● Un récit de Catherine Kerno

Moins nombreuses que les usines chimiques ou agroalimentaires, les verreries et cristalleries occupent néanmoins une place importante dans l'histoire industrielle locale. C'est dans la chaleur des fours que furent façonnés des milliers de verres ordinaires et d'objets de luxe. Avec panache.

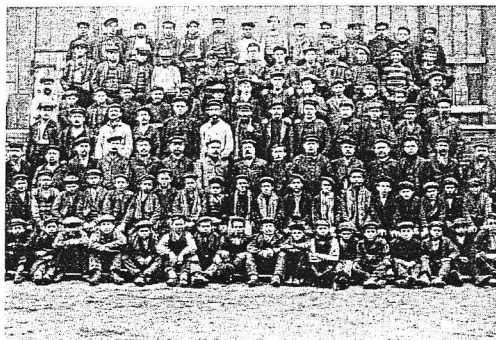
Le verre dans tous ses éclats

Ouvriers verriers de l'usine Vidié près des Quatre-Chemins, au début du siècle.

Dans les années 1880, Aubervilliers et les quartiers limitrophes de Pantin et Saint-Denis comptent quatre importantes verreries et cristalleries. Sur la commune, l'entreprise Lissaute-Cosson et Mellerio, 75, avenue de la République, emploie 320 ouvriers. A Pantin, la maison Mono et Stumpf en compte 380 et l'usine Vidié 300. La verrerie Legras de la Plaine Saint-Denis est la plus importante avec 550 verriers. Les ouvriers résident souvent à proximité des usines. Ceux qui travaillent aux Quatre-Chemins logent de part et d'autre de la route de Flandre, l'actuelle avenue Jean-Jaurès, et beaucoup sont Alsaciens-Lorrains d'origine (1). Ignace Garcia, verrier jusqu'en 1925, habitait, lui, rue de la Justice, à la Plaine Saint-Denis : « En 1920, raconte-t-il aujourd'hui, je suis entré comme apprenti chez Legras. J'avais 14 ans, c'était un dur métier, mais j'y ai pris goût. Je travaillais toute la nuit jusqu'à 6 heures du matin. Pendant la pause, j'aimais façonner le verre liquide. C'est facile une fois qu'on a le doigté. Avec une pince on fait les oreilles, les pattes, et on a un cheval ! » Bibelots mais aussi gobelets, lampes, bouteilles, carafes, verres et objets de luxe sont ainsi fabriqués en grande quantité aux Quatre-Chemins et sur la Plaine Saint-Denis.

A la verrerie, chacun a une tâche à accomplir selon sa spécialité. Forgeron, « tiseur », fondeur alimentent les fours, fondent le sable et les matières

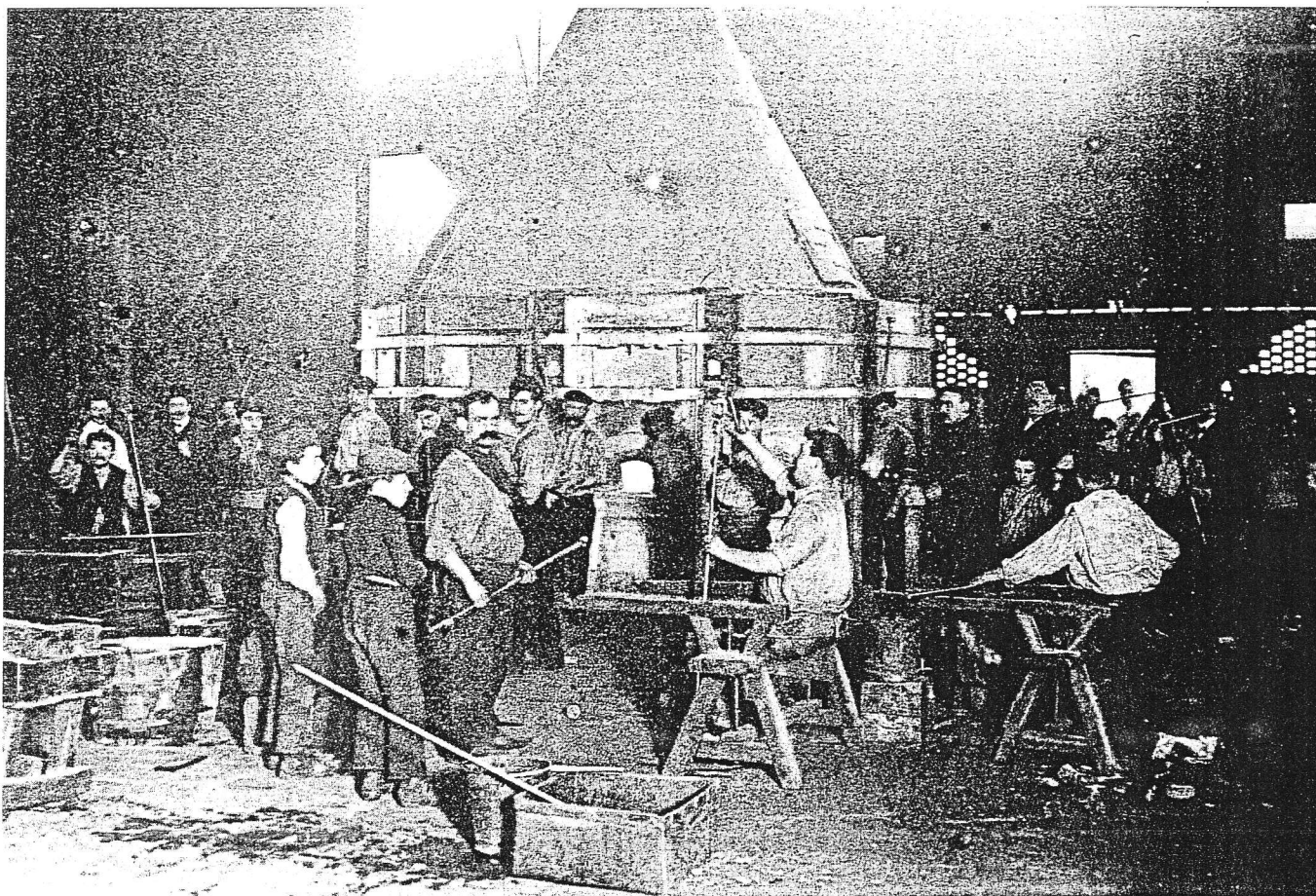
chimiques avant de donner forme aux objets. Le verre à pied est l'un des plus difficiles à réaliser : un « cueilleur » retire, à l'aide de sa canne, une boule incandescente, des « souffleurs » forment le corps, la jambe, le pied du verre, le « chef de place » donne le dernier coup de main. Dans les ateliers, les ouvriers, souvent avec talent, taillent, polissent, gravent, décorent, émaillent les objets qui sont ensuite emballés, prêts à la vente.



Certains gravissent rapidement les échelons de la profession. En 1904, Auguste Heiligenstein débute comme apprenti décorateur chez Legras. Habile et créatif, il se perfectionne dans l'atelier de Baccarat et devient un artiste renommé. Mais sa réussite ne reflète pas le lot commun des petits

verriers comme lui, enfants d'Aubervilliers ou de la Plaine. Dans ses mémoires, il écrit : « Le certificat d'études n'était pas nécessaire pour entrer à la verrerie. Dès l'âge de 9 ou 10 ans, on pouvait se faire embaucher pour balayer, ramasser le verre cassé, servir de petite main aux ouvriers, en particulier les approvisionner en boissons. Quand le garçon était un peu débrouillé, on lui apprenait à ouvrir et fermer les moules dans lesquels on verse le verre fondu pour le souffler. A chaque opération il faut mouiller le moule pour le refroidir ; l'air devient vite irrespirable. L'apprenti portait ensuite les petites pièces à l'arche. » (2)

Bien que cela fut interdit, les enfants étaient fré-



Archives de Saint-Denis

Avec sa canne, le verrier cueille du verre en fusion pour le souffler.

quemment battus. Ignace Garcia se souvient de la rudesse de son apprentissage. Et des révoltes qu'elle engendrait. « Un jour, un ouvrier m'a à moitié assommé d'un coup de palette. J'ai attrapé la pelle servant à porter les objets à l'arche et je lui en ai mis un tel coup sur la tête qu'elle saignait ! Quand je suis allé au bureau montrer ma bosse au chef, Monsieur François, je n'ai pas été réprimandé. »

Forts des traditions héritées du compagnonnage, les verriers sont revendicatifs. C'est à Aubervilliers, 53, rue de Flandre, que siège la première chambre syndicale des ouvriers verriers de la région parisienne, créée en 1884. L'essor du syndicalisme renforce leur cohésion face aux maîtres verriers, leurs patrons. En 1888, une grève de 9 semaines éclate à la verrerie Vidié. Les ouvriers, soutenus par les verriers d'autres usines, exigent le renvoi d'un contremaître. Les douze maîtres verriers de la région menacent alors leurs 3 000 ouvriers d'un lock-out. Ils seront cependant contraints de rouvrir les verreries sans renvoyer un seul gréviste.

L'organisation syndicale n'est pourtant pas toujours la plus forte. En février 1890, l'usine Mellerio reçoit une importante commande, le patron accorde à son client une réduction de prix qu'il répercute sur les salaires. Grévistes, les verriers n'ont pas gain de cause car Monsieur Mellerio les remplace

par des ouvriers non-spécialisés. Quant à Eugène Lecomte, verrier de la même usine et secrétaire de la chambre syndicale, il est renvoyé au lendemain du 1^{er} mai 1890 (chômé illégalement) bien que 200 ouvriers de l'entreprise se soient mis en grève pour le soutenir. Aux difficultés dans le travail s'ajoutent de nombreuses atteintes à la santé.

Les verriers travaillent jusqu'à 12 heures d'affilée, exposés à la chaleur des fours, dans le vacarme des mailloches qui battent les cannes. Il n'est pas rare qu'une goutte de verre en fusion tombe sur leur corps. Les brûlures sont fréquentes dans le va-et-vient des cannes du four au banc de travail. Dans cette fournaise, on préfère souvent le vin à l'eau fraîche. Beaucoup de maladies professionnelles frappent les verriers comme la tuberculose ou la syphilis propagées par la canne qui passe de bouche en bouche.

L'introduction du soufflage mécanique allégera la dureté du métier. Elle portera aussi un coup dur au savoir-faire qui faisait sa fierté. ●

(1) Ils ont opté pour l'exil après l'annexion par l'Allemagne, en 1871, de l'Alsace et de la Moselle.

(2) Long four en forme de tunnel. Introduites à une extrémité, les pièces tirées sur un chariot sont réchauffées puis progressivement refroidies.